

L'ITALIE
ENTRE CHIEN ET LOUP

ROSETTA LOY

L'ITALIE
ENTRE CHIEN ET LOUP

Un pays blessé à mort (1969-1994)

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
FRANÇOISE BRUN ET RENÉ DE CECCATTY

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR RENÉ DE CECCATTY

La traduction de cet ouvrage a été effectuée avec la contribution du SEPS
SEGRETARIATO EUROPEO PER LE PUBBLICAZIONI SCIENTIFICHE



Via Val d'Aposa 7 – 40123 Bologna – Italie
seps@seps.it – www.seps.it

Titre original : *Gli anni fra cane e lupo. 1969-1994,
il racconto dell'Italia ferita a morte*

Éditeur original : Chiarelettere

ISBN original : 978-88-6190-476-7

© original : Chiarelettere editore srl, 2013

ISBN 978-2-02-118495-2

© Éditions du Seuil, octobre 2015, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Après le froid des années de plomb, restons bien
au chaud dans ces années de merde. »

Sur un mur de Palerme, juillet 1999

Avant toute chose

Longtemps je me suis demandé par où commencer, et le meilleur choix m'a semblé une date en apparence insignifiante, toute proche de l'« après », mais avec une grande partie de l'« avant » derrière elle. Ou peut-être simplement parce que ce livre est né d'une information a priori négligeable mais qui, à mesure que j'avancais dans ce parcours, se transformait en une forêt de plus en plus inextricable.

Cette date, c'est celle du 26 décembre 1990.

On est le soir du lendemain de Noël, quand l'avenue principale de Cortina d'Ampezzo, bondée d'hommes et de femmes en chapkas, fourrures et confortables manteaux de mouton retourné, est brusquement trouée par les feux intermittents d'une ambulance qui, tandis que sa sirène lance des hurlements de chacal, passe au feu rouge. À peine s'est-elle dégagée du lent piétinement des bottes fourrées qu'elle quitte les lumières de Noël qui palpitent et s'enfonce dans la nuit ouatée de neige. L'homme qui est à l'intérieur a soixante-trois ans, un infirmier près de lui tente un massage cardiaque : l'homme est cyanosé, la peau tirée aux pommettes, il râle. L'ambulance vient de tourner sur la route qui monte vers le Codivilla, l'institut d'héliothérapie inauguré en 1923 et devenu ensuite un hôpital spécialisé en traumatologie. Le faisceau des phares balaie maintenant, spectral, les sapins qui bordent la chaussée alors que là-haut le bâtiment se dessine, les petits carrés des fenêtres comme autant de points dans la nuit. Devant l'entrée attendent déjà brancard et médecin, et dès l'arrêt de l'ambulance les infirmiers se précipitent pour ouvrir le hayon.

Mais il est tard, trop tard : l'homme a cessé de râler, des bulles de salive tremblent au bord de ses lèvres et son visage est contracté dans

un dernier spasme. Au moment où le brancard commence sa course folle sous la lumière verdâtre du hall d'entrée, ce visage retrouve lentement ses traits. L'homme est mort.

Franco Piga a l'âge de mon frère, et quatre ans de plus que moi. De mon côté, je vis un moment très important de ma vie : après des années de passion et d'acharnement, j'ai atteint le but que je m'étais fixé avec un entêtement inébranlable. Je suis comme un athlète qui a franchi la ligne d'arrivée, aveuglé par son éphémère victoire.

Contrairement à moi, l'homme qui vient de mourir est arrivé jeune au succès. Fils d'un juge constitutionnel, Franco Piga est né à Rome en 1927, et après des études brillantes en droit à la faculté La Sapienza s'est présenté au concours de la magistrature, qu'il a remporté haut la main. À trente et un ans seulement, il est devenu chef de section du Conseil d'État (l'instance suprême de la magistrature), aidé en cela par celui qui est un vrai monument de la politique italienne, et l'a introduit puis suivi dans son travail d'approfondissement des lois en vigueur : Enrico De Nicola.

Ainsi, en juillet de cette même année 1990, il deviendra ministre des Participations de l'État, le plus important des ministères, celui qui gère les caisses de l'État. Une carrière brillante, qui a l'imprimatur de la DC, la Démocratie chrétienne, principal parti politique italien, au pouvoir sans interruption depuis 1946. Mais le but atteint par cet homme que les médecins et les infirmiers tentent en vain de ressusciter, s'il est probablement plus substantiel que le mien, s'est révélé curieusement plus éphémère : quatre mois et vingt-neuf jours. Du 27 juillet, date à laquelle il a été nommé ministre des Participations de l'État par Andreotti¹, jusqu'au 26 décembre d'une année 1990 riche en événements pour la jeune République italienne, ce jour où la mort a fondu sur lui comme une pierre tombant d'une falaise de ces Dolomites qui se dressent dans la nuit bleue. Lointaines et

1. Giulio Andreotti (1919-2013), sénateur démocrate chrétien à la fin de sa vie, a été plusieurs fois ministre (avec différents portefeuilles) de 1954 à 1992, et trois fois président du Conseil, de 1972 à 1973, de 1976 à 1979, de 1989 à 1992. Il a donc été pratiquement au pouvoir pendant un demi-siècle sans discontinuité. (*Les notes sont des traducteurs, sauf mention contraire.*)

inaccessibles, elles ont, ces montagnes, des noms qui font penser à des gnomes : Antelao, Lavaredo, Pomagagnon, Tofane... Comme si les rochers pouvaient être mâles et tout à coup devenir femelles, se souvenir de Pantagrue mais aussi de Tartuffe.

Le soir du 27 décembre 1990, je suis avec Cesare Garboli¹ et nous dînons Da Giorgio, à Viareggio. C'est toujours un plaisir de venir chez ce vieux communiste en colère qui ne désarme jamais et qui, entre les plats – qui sont servis par son fils Guido et par Luigi, le garçon, car lui-même ne s'abaisserait pas à apporter même un verre –, vient discuter avec Cesare. Il a beaucoup de respect pour ce fils d'un maire illustre de Viareggio (Antonio Garboli fut, au début des années 1950, un maire généreux et apprécié) et surtout une admiration sans bornes pour Cesare, mais dans la discussion il s'enflamme. Le Parti communiste italien a été toute sa vie, et pendant que son fils Guido passe comme un saltimbanque entre les tables et rit et plaisante sur son père et sa fidélité impérissable à Togliatti, il continue de répondre sans se troubler aux objections de Cesare. Mais on mange plus que bien chez lui, et on finit toujours par se réconcilier autour des crevettes et supions, des antipasti de fenouil et roquette, des bars somptueux ; et l'on termine sur la tarte aux poires et au chocolat.

« Franco Piga est mort », nous annonce-t-il en nous montrant L'Unità, qu'il a toujours à la main. « Et qui est-ce, Franco Piga ? » lui demandé-je. « Un ministre », dit Cesare. « Ministre des Participations de l'État », précise Giorgio en repliant son journal. Que Francesco Piga soit mort me laisse complètement indifférente. D'ailleurs je ne sais même pas ce que signifie « participations de l'État ».

Cette scène qui semblait avoir disparu imperceptiblement dans le passé m'est revenue des années plus tard avec une telle intensité que

1. Cesare Garboli (1928-2004), grand critique littéraire, ami proche de l'auteur. Éditeur, directeur de la revue *Paragone*, il a également enseigné dans différentes universités et participé à des émissions télévisées culturelles. Il a notamment publié *La stanza separata* (Mondadori, 1969), *Penna Papers* (Garzanti, 1984), *Scritti servili* (Einaudi, 1989), *Falbalas* (Garzanti, 1991), *Ricordi tristi e civili* (Einaudi, 2001), *Il Dom Juan di Molière* (Adelphi, 2005).

j'en sentais presque le souffle dans mon cou, avec le froid du ciel étoilé de Vado, au dernier embranchement de Camaiore avant que la départementale ne monte vers le mont Matanna, quand la maison apparaissait soudain sur la droite : un grand cube construit à la fin du XVIII^e siècle pour abriter un haut prélat, comme l'indiquait l'écusson de pierre avec chapeau et cordon cardinalices au-dessus de l'entrée principale. L'odeur incomparable quand on rentrait le soir, odeur de bois et de pommes, et des livres rangés comme autant de briques le long des murs. L'escalier de pierre et les pièces où s'accumulaient les photographies et les armoires grinçantes, et aussi des lits d'enfants, des portraits à l'huile, un Cesare de vingt ans à l'air un peu perdu peint par Ennio Morlotti. L'eau du petit chenal qui alimentait autrefois la grande roue du pressoir à huile et courait, inutile et silencieuse à présent, d'une transparence magique, le long d'une friche qui avait été un jardin et n'était plus qu'herbes folles, chats errants et rangées de pommiers, une infinité de pommiers, tout tordus et vieux, très vieux même, offrant encore l'été des fruits verts où les dents tentaient en vain d'arriver à la pulpe et renonçaient, laissant chaque fois dans la peau une empreinte tenace. Les deux platanes qui étalaient leurs branches d'un bout à l'autre de la maison, où pendait encore une vieille balançoire cassée.

Contre une fenêtre du second étage, la dernière année, avec obstination, jour après jour, un moineau ne cessait de venir taper comme pour envoyer un message. Ou peut-être simplement trompé par le reflet du platane dans la vitre.

Mais avant de revenir à Franco Piga, il faudrait consacrer aussi quelques lignes à celui qui fut son premier mentor, Enrico De Nicola, dont l'attitude nous paraît si étonnante aujourd'hui. Né à Naples, en 1877, de tendance libérale giolittienne¹, De Nicola avait été élu député pour la première fois en 1909, à trente-deux ans. En 1924, pour ne pas se représenter avec les fascistes, il avait abandonné la vie

1. Dans le courant de Giovanni Giolitti (1842-1928), qui fut cinq fois président du Conseil avant l'accession au pouvoir de Mussolini, qu'il soutint avant de s'opposer à lui.

politique et était devenu un des plus brillants pénalistes de Naples. Au moment de l'armistice, en 1943, quand les troupes anglo-américaines étaient entrées dans le chef-lieu de la Campanie, il avait été contacté pour servir d'intermédiaire entre les Alliés et la monarchie italienne en vue d'une future passation des pouvoirs. C'est lui qui avait eu l'idée, en 1944, d'inventer la figure du « lieutenant » en la personne d'Umberto, fils du roi Vittorio Emanuele III, lequel était lourdement compromis par les vingt ans de régime fasciste. Un lieutenant qui, en attendant que se déroulent les premières élections libres italiennes, avait régné pendant quarante-cinq jours sous le nom d'Umberto II. Mais qui resterait dans les mémoires comme le « roi de mai », tant son règne avait été bref. Le 2 juin, en effet, au moment du référendum, les Italiens appelés à choisir entre monarchie et république optent pour la seconde, même si l'écart de voix est minime.

Et le 28 de ce même mois, dans une république à ses premiers balbutiements, c'est à Enrico De Nicola que le fauteuil de président fut offert. Il hésita si longtemps à accepter que le journaliste Manlio Lupinacci avait écrit dans le *Giornale d'Italia* : « Monsieur le député De Nicola, décidez de décider si vous acceptez d'accepter. » De Nicola avait fini par décider de *décider*, et avait quitté sa maison de Torre del Greco pour Rome, dans sa voiture privée. Cependant, il avait refusé le salaire prévu pour cette charge : 12 millions de lire.

Il est resté célèbre aussi pour son vieux manteau élimé et retourné dans tous les sens, dans lequel il présida un grand nombre de réunions officielles. (Il sera également président du Sénat de 1951 à 1952, puis juge et président de la Cour constitutionnelle ressuscitée, charge qu'il a occupée du 23 janvier 1956 au 26 mars 1957. Il mourra à Torre del Greco le 1^{er} octobre 1959.)

1969

*Milan. 12 décembre 1969, 16 h 37. Piazza Fontana, n° 2.
Banca dell'agricoltura. Dix-sept morts et quatre-vingt-huit blessés¹.*

En réalité, l'histoire que je voudrais raconter plonge ses racines d'abord dans un Milan tout illuminé des décorations de Noël, alors que cet « après » aux contours encore flous a déjà planté sa griffe noire dans le cœur de la ville symbole d'efficacité économique. C'est un vendredi, deux petites semaines avant Noël, et dans la banque près du Dôme l'heure de fermeture est passée de quelques minutes, mais les guichets sont encore ouverts. Soudain, une violente déflagration soulève un énorme nuage de poussière, des gravats fusent dans toutes les directions comme autant de projectiles, et la pendule s'arrête sur 16 h 37. En un instant on ne voit plus rien, et les hurlements de panique de ceux qui courent vers la sortie se mêlent aux cris des blessés : la table au centre de la salle a disparu, à sa place un gouffre s'est ouvert, et du sang mêlé à des lambeaux de mains, de jambes et à des éclats de verre coule le long des comptoirs désertés. Sur les miettes des vitres de séparation. Au même moment ou presque, en l'espace de cinquante-sept minutes, trois bombes explosent à Rome : la première à 16 h 56 dans le passage souterrain de la Banca nazionale del lavoro, via Veneto. La deuxième à 17 h 20, devant l'entrée du musée du Risorgimento, piazza Venezia : quatre blessés. La troisième éclate

1. Pasolini consacrera à cet attentat et aux dérivés multiples de l'enquête un poème, « Patmos » (in *Trasumanar e organizzar*). Ainsi qu'un documentaire coréalisé avec Giovanni Bonfanti.

non loin de là, devant l'Autel de la Patrie, dix minutes plus tard. Sans causer de victimes, heureusement.

Une autre bombe, qui n'a pas explosé, est retrouvée à 16h 25 à Milan, dans la Banca commerciale de la piazza della Scala.

Les dix-sept morts de la Banca dell'agricoltura deviendront dix-huit quand, après trois jours de détention arbitraire, Giuseppe Pinelli, un cheminot anarchiste, arrêté chez lui par la police le soir même de l'attentat comme instigateur potentiel, se jettera la nuit pendant un interrogatoire par une fenêtre du quatrième étage de la préfecture de police de la via Fatebenefratelli et s'écrasera dans la cour¹.

La première personne à être formellement accusée d'avoir posé, le 12 décembre, un engin explosif à retardement dans une valise noire glissée sous la table centrale de la Banca dell'agricoltura sera un ancien danseur, Pietro Valpreda, né en 1933, fondateur du Circolo anarchico 22 marzo (« Cercle anarchiste 22 mars »). C'est un chauffeur de taxi, Cornelio Rolandi, qui l'accuse et déclare reconnaître en lui l'homme qui est monté dans son taxi l'après-midi du 12 décembre sur la piazza Cesare Beccaria (à cent trente mètres de la piazza Fontana) avec une lourde valise noire et qui est descendu un peu plus loin, dans la via Santa Tecla, en lui demandant de l'attendre.

Pietro Valpreda, arrêté, devient très vite un symbole, tant pleuvent sur lui comme une grêle de pierres les accusations fausses pêchées dans le sac gris des conjectures policières. Accusations fausses censées « réparer » le sang et les morts qui ont brisé le rythme animé et industriel – voire frénétique – des habitants d'une ville où brillent toutes les étoiles de Noël.

Commence alors une longue bataille judiciaire et médiatique, entre ceux pour qui Valpreda est le bouc émissaire idéal sur qui décharger leur colère et leur peur, et ceux qui ne croient pas à cette version bien commode, et qui veulent que la vérité soit faite et que l'innocence de Pietro Valpreda soit reconnue. Il y a surtout une journaliste milanaise,

1. En 1970, Dario Fo a écrit une pièce, *Morte accidentale di un anarchico*, inspirée de ce drame.

considérée jusque-là comme spécialisée dans les « faits de société », qui révèle à cette occasion toute son intelligence et son courage : Camilla Cederna. Certaine de l'innocence de Valpreda, elle commence une bataille pour le défendre dans les pages de *L'Espresso*, où elle tient depuis des années une rubrique très ironique intitulée « Le côté faible » (le côté faible étant celui des femmes). Son soutien à Licia Pinelli, la veuve de l'anarchiste qui s'est « envolé » par la fenêtre de la préfecture de police, et son combat acharné dans les journaux pour que Pietro Valpreda soit réhabilité l'amènent à heurter de front le monde libéral et respectable qui était jusque-là le sien. Au point de se voir accusée par Indro Montanelli, son célèbre confrère du *Corriere della Sera*, de laisser échapper des « relents sexuels ».

Malgré la bataille dans les médias, en dépit de l'inconsistance des preuves à charge, Pietro Valpreda passera plus de trois ans en prison : mille cent dix jours exactement.

Près d'un an avant l'attentat de la Banca dell'agricoltura, en 1968, il y avait eu le « printemps de Prague ». La grande aventure de Dubček et sa bataille pour un « socialisme à visage humain ».

Ce mois de mai-là, nous étions en Tchécoslovaquie avec l'association Italia nostra, un voyage inoubliable, pour les lieux visités mais aussi pour l'atmosphère qu'on y respirait, en particulier à Prague, où ce « printemps » paraissait palpiter dans l'air tant son élan était fort. Ce qui m'avait surprise, c'était surtout les manifestations qui parcouraient la ville, composées de jeunes et très jeunes gens arborant des pancartes joyeuses qui saluaient les temps nouveaux. De pauvres pancartes, faites de carton ou parfois même de papier d'emballage, où flottaient des phrases pleines de consonnes, accents et guillemets, indéchiffrables pour nous mais dont on comprenait qu'elles étaient reprises par tous.

La beauté de Prague, sortie indemne de toutes ces guerres qui avaient dévasté l'Europe, semblait se concentrer dans ces fenêtres du XVIII^e siècle légèrement irrégulières, dont l'éclat s'allumait aux premiers rayons du soleil comme si les vitres étaient encore animées du souffle qui les avait créées. Le long de la « ruelle d'or » qui serpentait, étroite et raide, sur la colline dominée par l'imposant Pražský hrad s'alignaient

encore les petites portes où les orfèvres autrefois tenaient boutique : une sorte d'ancre minuscule où on les voyait s'affairer, courbés sur des outils parfois fins comme des aiguilles, dans les éclairs jaunes de l'or. Mais à la tombée de la nuit, souvent, ils abandonnaient le précieux métal pour se transformer en alchimistes et composer des philtres magiques en remuant des alambics, leur longue chevelure jusqu'aux épaules, créatures de l'occulte que le bruit de nos pas semblait éveiller dans l'ombre.

Peppe¹ et moi avions pris contact avec deux écrivains pragoïses dont on nous avait donné l'adresse à Rome, et nous avions parlé avec eux dans un café de la vieille ville, en mélangeant l'anglais et le français. Ils étaient jeunes et très loquaces, enthousiasmés par Dubček, et de temps en temps autour de cette petite table un peu branlante recouverte de marbre ils glissaient quelques mots en italien, et leurs yeux pétillaient de bonheur.

Mais quand nous avons demandé le lendemain, avec les autres membres de notre groupe d'Italia nostra, à voir la maison de Kafka, notre guide nous avait regardés, l'air de ne pas comprendre. « Franz Kafka », avions-nous précisé. Ce quadragénaire érudit avait hésité un instant, comme s'il avait fouillé dans sa mémoire. « Franz Kafka, l'écrivain ? – Oui, c'est ça. – Euh, je ne sais pas où il habitait, à Prague... », et il nous avait invités à poursuivre la visite, pour ne pas rater le spectacle des heures frappées à la tour de l'horloge de Staré Město, quand les statuettes représentant la Vanité, la Cupidité, la Mort et la Luxure s'animent, et que la petite porte qui les surplombe s'ouvre pour laisser sortir la procession des douze apôtres.

Trois mois plus tard, le 28 août, sur cette même place, l'entrée des chars soviétiques poserait une pierre tombale sur le « socialisme à visage humain » et, quelques semaines après, Alexander Dubček serait contraint d'abandonner sa charge. Il serait remplacé par Gustáv Husák (un des plus fidèles alliés de l'URSS, qui recevra en 1983 le titre de Héros de l'Union soviétique).

1. Giuseppe Loy, le mari de l'auteur. Né en 1928 à Cagliari et mort en 1981, il était entrepreneur et photographe.

Cependant, 1968 est aussi l'année où, pour la première fois, de manière explosive, les étudiants européens étaient descendus dans la rue, à Nanterre, en France. Le 22 mars, avec certains de leurs professeurs, ils avaient envahi les rues et les places, grimpant sur les monuments et les fontaines pour manifester, bruyants, inventifs et iconoclastes, contre le « plan Fouchet » qui entendait donner aux universités une orientation plus technocratique et capitaliste. Une protestation qui avait rapidement gagné Paris, pour s'élargir ensuite comme un fleuve et atteindre Rome et Berlin, se transformant à mesure de sa progression en bataille contre une police de plus en plus agressive, armée de grenades fumigènes, de matraques et de lances à eau, prête à poursuivre les manifestants jusque sur les trottoirs. Une police qui, bientôt, lors d'une tentative de dispersion, irait jusqu'à tuer.

Cette protestation avait commencé en 1964 à Berkeley, en Californie, lorsque pour la première fois des étudiants avaient occupé l'université pour revendiquer le droit d'intervenir sur les méthodes d'enseignement et sur les finalités de la recherche, en grande partie financée par l'industrie de guerre américaine, alors engagée au Vietnam. Une occupation pacifique qui s'était radicalisée devant la réaction dure des autorités, narguant une police violente et matraqueuse en lui opposant des corps accroupis sur le sol.

Un magnifique film américain raconte tout cela : The Strawberry Statement¹, tourné par Stuart Hagmann en 1970.

1. Titre français : *Des fraises et du sang*.

La Première Main
Mercur de France, 2008
et Le Livre de poche, 2009

Cœurs brisés
Mercur de France, « Le petit mercur », 2010

La Main inutile
Éd. universitaires d'Avignon, 2011



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2015. N° 118494 (00000)
Imprimé en France